



Préface

LE JARDIN DES DÉLICES

Perplexe, le bibliothécaire de l'Escorial examine une fois encore l'étrange triptyque échoué dans les collections royales. Son verdict déterminera le sort de l'œuvre. S'il la juge non conforme à la Foi chrétienne, elle sera vouée à la destruction par le feu. Elle rejoindra dans un sinistre autodafé (actus fidei) nombre d'œuvres dont la qualité picturale n'a pas excusé la licence ou l'écart vis-à-vis des normes iconographiques édictées par la Contre-Réforme catholique. José de Sigüenza (1544-1606) sait qu'il joue gros : l'Inquisition ne lui veut pas de bien ; elle jalouse son ascendant sur le roi et se réjouirait d'un faux pas. (Il ne faut pas imaginer que l'appartenance de Sigüenza à l'ordre hiéronymite le protège des morsures des dominicains). Or le moins que l'on puisse dire c'est que Jérôme Bosch ne lui a guère facilité la tâche.

Ajustant ses besicles, le moine parcourt une fois encore ce labyrinthe où s'égarer l'œil autant que la raison. Dans le panneau de gauche, il reconnaît sans ambiguïté une image du paradis terrestre, la création du genre humain. Le premier homme et la première femme y paraissent nus et purs en leur évidente nature. Et ce n'est pas encore la honte qui abaisse les paupières

d'Ève, la prude et blonde, mais bien sa soumission au plan divin. Certes, le contexte pêche par un excès de fantaisie avec ses collines aberrantes et toutes ses bêtes, bestiaux et bestioles tels qu'on n'en vit jamais en aucun continent. Mais c'est là faute vénielle, pardonnable à l'esprit d'un malheureux peintre qu'échauffait probablement la bière où qu'égarait encore la brume médiévale des Flandres. La même bizarrerie règne dans le panneau de droite où l'artiste a figuré les châtiments de l'Enfer, chaque occasion de pécher se transformant pour le pécheur en supplice éternel. Sans doute le catalogue des fautes établi par Jérôme Bosch excède de beaucoup celui initialement contenu dans les Tables de la Loi. Ne compte-t-il pas la musique voire même la chasse parmi les activités potentiellement peccamineuses ? Quant à leur sanction, le peintre a fait preuve d'invention. Mais en ce domaine, l'imagination n'est pas fautive tant qu'elle incite le spectateur à fuir le mal. Reste à interpréter le compartiment central, cet entre-deux ambigu, cet espace indéfiniment suspendu entre le vice et la vertu.

Le moine observe ce petit peuple, dénudé et sans vergogne aucune, qui se livre aux plaisirs de la chair, qu'ils soient gustatifs ou sexuels, dans une étonnante

La machine à méditer sur le sort des oiseaux migrateurs, chaise ailée articulée en bois et métal, ailes garnies de vraies plumes d'oiseaux migrateurs possiblement infectées par la grippe aviaire, hauteur 100 cm, envergure 180 cm (ouverte) / 80 cm (fermée), 2008.



Hieronymus Bosch, *Le Jardin des délices*, triptyque, huile sur bois, 220 x 195/390 cm, 1480-1490. Madrid, Museo Nacional del Prado.

promiscuité des hommes et des bêtes. Que penser de ce **Jardin des délices** dont la séduction ne réfère pas directement à la Bible? Malgré la continuité de l'horizon qui introduit une certaine cohérence spatiale (sinon temporelle), on est dans l'embarras d'avoir à le situer quelque part entre la Genèse et l'Apocalypse. D'évidence, on ne saurait y voir une évocation du Paradis céleste dont l'accès récompensera les élus : la résurrection de la chair est prévue pour contempler Dieu, non pour batifoler. Serait-ce l'humanité d'avant le Déluge, retombée dans l'esprit de jouissance qui lui vaudra bientôt l'enfouissement sous les eaux¹ ? Si c'était le cas, la présence d'une arche aurait sans ambiguïté annoncé la fin prochaine de la récréation. Mais aucun élément formel ne vient perturber la fête ou dénoncer son infamie. Est-ce à dire que Bosch serait un hérétique, l'apôtre d'une secte millénariste, l'obscur propagandiste de l'amour libre² ?

Sans doute Siguenza n'est-il pas totalement indifférent à la séduction de ce jardin d'amour. Il voudrait bien le sauver du feu et s'applique à une lecture critique et allégorique. Chaque scène, chaque objet représenté par l'artiste doit avoir un sens caché et nécessairement moralisateur. Et pour peu qu'on y réfléchisse à deux fois, les fraises gigantesques dont se repaissent

¹ Ernst Gombrich, *L'Écologie des images*, Flammarion, 1983.

² C'est la thèse très controversée de Wilhelm Fraenger qui, en dépit de l'appartenance du peintre à une confrérie catholique de Bruxelles, voulait voir en Jérôme Bosch l'adepte de la secte du Libre Esprit. Wilhelm Fraenger, *Le Royaume millénaire de Jérôme Bosch*, éd. Ivrea, Paris, 1993.

les figures du premier plan pourraient bien évoquer, par leur saveur évanescence, les plaisirs éphémères dont doit s'écarter tout chrétien. D'un autre côté, les animaux sauvages que chevauchent les hommes renverraient aux passions coupables qu'il faut maîtriser. Au prix de cette lecture laborieuse, le moine bibliothécaire réhabilite l'œuvre qui pourra ainsi regagner les collections de Philippe II, le roi très chrétien.

L'ingénieuse interprétation qui a valeur de sauf-conduit devant l'Inquisition peut laisser sceptique. Siguenza a beau vouloir nous forcer à regarder ce tableau comme une sorte de miroir du monde livré au péché, nous ne voyons dans ce paradis pictural qu'un *contre-monde innocent, où les critères de la faute et du péché n'ont pas cours*.³

Jérôme Bosch vit dans un monde dont les limites viennent de changer avec la récente découverte des Indes occidentales. De ce monde élargi, seule une faible portion semble touchée par le message biblique et l'offre de Rédemption que propose le Nouveau Testament. Au-delà des mers et des territoires livrés aux barbaresques, d'innombrables peuples demeurent ignorants de la chute et du péché. Ils vivent une autre relation avec la nature, ne « connaissant pas qu'ils sont nus ». La pudeur n'est-elle pas la conséquence de la faute ? Ayant goûté au fruit défendu, celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, Adam et Ève se voient chassés du Paradis terrestre.

³ Hans Belting, *Le Jardin des délices*, Gallimard, 2005.

Se sachant mortel, l'homme prend conscience qu'il existe. S'affirmant contre la nature il doit renoncer à toute relation fusionnelle avec les autres composantes du monde terrestre. Et l'écran de feuilles, de peaux de bêtes ou d'étoffe dont il voile désormais sa nudité est une barrière qui doit le différencier des autres espèces animales.

L'homme occidental issu de cette tradition biblique n'a plus accès aux forces qui animent les plantes et les bêtes. Il ne peut plus communiquer avec l'esprit de la forêt ou celui des animaux. Il vit désormais dans un monde appauvri et muet, où l'on malmène la terre, où l'on brûle les sorcières. S'étant extrait de la nature, il garde pourtant la nostalgie d'un grand tout où il aurait sa place.

Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin ont choisi de placer **Le Jardin des délices** en exergue à leur exposition au musée de la Chasse et de la Nature. Invités à prendre possession des lieux, les artistes réunis dans le collectif Art Orienté Objet ont voulu proposer aux visiteurs une sorte de **Voyage en Iboga**⁴ C'est bien dans ce territoire imaginaire qu'ils ont mené une expédition fondatrice en 2003. L'iboga, plante psychotrope, est utilisé en Afrique lors de certaines cérémonies chamaniques. Il donne accès à ces états limites où la conscience libérée du joug de la raison accède à une autre réalité. Il permet d'approcher le Mystère où s'expriment parfois les

⁴ *Le Voyage en Iboga* est le titre qu'Art Orienté Objet a donné à un projet global réalisé après une expérience gabonaise d'initiation au « Bwiti ».

esprits de la forêt et l'âme des animaux.

Il est peu probable que Jérôme Bosch ait jamais exploré le royaume d'Iboga. Mais, ayant réussi à forcer la porte du subconscient, il a su donner corps et matière aux images entrevues en songe⁵. Pour Art Orienté Objet, **le Jardin des délices** est un paysage familier. Ils en ont arpenté les plaines et gravi les collines au cours de leur expérience chamanique. Surtout, les artistes y trouvent exprimée leur conception du monde. Pour eux, la question de la relation de l'homme à la nature est centrale. Récusant la rupture que la tradition classique a voulu accentuer, ils espèrent voir advenir un état de civilisation où la communication serait possible, où l'homme ne serait plus confronté au silence des bêtes et sortirait de son orgueilleux isolement pour vivre en harmonie avec les autres composantes de la nature. Cette conviction fonde l'engagement écologique d'Art Orienté Objet.

Présentée au début du parcours de leur exposition, l'œuvre de Jérôme Bosch se veut une sorte de plan ou de guide reliant les différentes propositions qui émaillent les salles du musée. Ce fil conducteur n'est pas superflu dans le jeu complexe d'intrications visuelles et conceptuelles auquel se sont livrés les artistes. N'ont-ils pas cherché à mêler leur univers et celui de Bosch aux thèmes et aux collections du musée ? Parfois les références à la composition du maître flamand sont quasiment littérales, comme

⁵ Cette capacité à s'évader des contraintes du rationnel lui valut la reconnaissance d'André Breton et des Surréalistes.



ces photographies relatant **La semaine folle** où Art Orienté Objet s'est ingénié à reproduire certains détails du tableau avec les élèves de l'ESAD de Reims : fraises et huître géantes, chevauchée de femmes centaures qui pourraient figurer dans le panneau central du triptyque. Ailleurs, c'est l'ours blanc, mascotte du musée, qui se voit doublé par celui, en laine tricotée, qui compose **La Peau de chagrin**. Lorsqu'il s'agit d'aborder la question de la

communication avec l'animal, Art Orienté Objet conçoit des dispositifs qui auraient toute leur place dans le **Jardin des délices**. Précisément la vision « précartésienne » de Bosch, n'opposant pas l'homme et la bête, permet à ceux-ci de se livrer en toute innocence à un commerce insoucieux des genres et des races. Ce pourrait être la porte ouverte à l'hybridation des espèces. Or c'est un thème très présent chez Art Orienté Objet qui y voit une manière



d'aborder sa propre conception de la « communauté du Vivant ».

Les animaux mutants de **Pioneer Farm**, l'expérience de transfusion de sang de cheval à laquelle s'est livrée Marion Laval-Jeantet pour **Que le cheval vive en moi** ont une secrète affinité avec les collections du musée. Certaines œuvres n'expriment-elles pas le rêve d'une perméabilité entre les règnes composant la nature ? Le cerf mi-bête mi-arbre y réside en

compagnie d'un génie des bois⁶ dont l'épiderme est fait d'écorce de bouleau.

L'atmosphère singulière des salles où les animaux naturalisés jouxtent les œuvres d'art donne un nouveau contexte, un nouvel éclairage aux créations d'Art Orienté Objet. Certaines d'entre elles ont été faites spécialement pour l'exposition

⁶ Janine Janet, *Le Dieu de la forêt*, 1957

comme ces **Cœurs de verre** imbriquant l'organe d'un homme et celui d'un animal, ou le couple formé par une femme en cire et un squelette de cheval de **Transefusion**. En insérant ces pièces, que l'on dirait issues d'une collection naturaliste, dans le décor très urbain d'un ancien hôtel particulier, Art Orienté Objet joue délibérément du contraste.

À travers toutes leurs interventions, les artistes poursuivent un même but : la « réintroduction » de l'homme dans la nature, comme on le dit de l'ours ou du lynx. Ils visent une insertion douce à la manière de celle qui a cours dans le **Jardin des délices** ou celle que propose leur **Machine à méditer sur le sort des oiseaux migrateurs** : un siège pourvu d'amples ailes articulées invite à s'asseoir pour se laisser envelopper dans ce manteau de plumes replié. C'est, apparemment, une offre de tendresse. Mais la notice met en garde : les plumes ont été collectées dans les Dombes pendant la période de quarantaine imposée par la grippe aviaire. Elles sont peut-être porteuses du virus.

Comme souvent chez Art Orienté Objet, la proposition est ambivalente. Utopistes, ils ne veulent pas pour autant faire des dupes. Ils intègrent à leur rêve d'harmonie cette légère mise à distance, ce soupçon d'humour incompatible avec toute propagande.

Ce recul n'est pas absent quand ils décident d'accrocher **Le Paradis des animaux** dans la salle des trophées de chasse du musée. L'œuvre consiste en un photomontage réalisé au gré d'un patient affût dans la savane africaine. Des clichés réalisés à quelques heures

de distance permettent de présenter au même emplacement le prédateur et la proie dans une pacifique confrontation. Ils accomplissent en apparence le verset d'Isaïe « Le lion et le bœuf mangeront la paille ensemble⁷ ». Mais le commentaire appliqué à l'œuvre n'occulte pas l'in vraisemblance de la composition, le patient trucage. La paix n'est pas prête de régner chez les bêtes ! Après tout, même dans le paradis terrestre imaginé par Jérôme Bosch, le félin qui occupe un des angles inférieurs du tableau arbore avec une innocente fierté le produit de sa chasse.

CLAUDE D'ANTHENAISE

Directeur du musée
de la Chasse et de la Nature

⁷ *Le loup et l'agneau paîtront ensemble ; le lion mangera de la paille comme le bœuf ; et le serpent aura la poussière pour sa nourriture. On ne fera plus de mal, et on ne détruira plus sur toute ma montagne sainte, a dit l'Éternel.* Is 65, 25.

